

SILENCES COMPRIS

Stéphane Le Mercier,
Stuttgart le 15 février 2012.

Les rencontres se font rares ou si rapides (expositions collectives, workshops internationaux, résidences ponctuelles) qu'elles entament à peine la réalité à laquelle doit se plier l'artiste contemporain. Et c'est peut-être en cela qu'il est réellement contemporain, l'artiste, livré qu'il est, comme beaucoup d'autres, à la solitude de son époque. En tant que « novice » dans le métier, on est enclin, naïvement, à se concentrer sur des contacts professionnels susceptibles d'accompagner au plus vite le travail ; question d'efficacité. Et pourtant les rencontres amicales tissent une architecture discrète et complexe et c'est sur celle-ci que se sont organisées les plus récentes réussites. *Ein Haus fur Schweine und Menschen* de Rosemarie Trockel et Carsten Höller, le projet *No ghost just a shell* initié par Philippe Parreno et Pierre Huygue, illustrent parfaitement cette stratégie tenace. Surprise! En effet, tout portait à croire que cette génération, qui a grandi bercée par l'individualisme post-punk plutôt que par l'esprit de Mai 68, se retrouverait assez peu dans l'action collective. « Stratégie! », déclareront les plus cyniques d'entre nous. Non, plutôt *réalisme opératoire*.

Question réalisme, les jeunes diplômés engagés en 2012 dans un processus de recherche ont beaucoup à nous enseigner. L'esprit professionnel et celui de recherche sont dans les écoles, on le sait. Dans cette perspective, mesurer sa relation au réel grâce à un projet collectif est un outil de grand secours. Échelle 1. Attention, il ne s'agit pas d'aligner sagement les travaux les uns à côté des autres en attendant le passage *du* galeriste mais de mesurer les forces qui lient les travaux entre eux, les vitesses qui en parcourent la surface et logiquement, qui les inscrivent dans l'ordre du contemporain. Le style, c'est souvent une question de répétitions, d'occurrences qu'il faut savoir analyser, de crainte de se réfugier dans une pratique aussi *célibataire* que définitive.

L'école est un espace de réflexion autant que de production. Inviter une artiste dans l'école est une décision qui nous remémore le meilleur des utopies. Si l'école est inscrite dans la ville, l'art - la vie, la ville et leurs complexités respectives - doit s'inscrire à son tour dans l'école, ajoutant une qualité supplémentaire à l'expérience des enseignants. Soient six jeunes femmes étudiantes ou nouvellement diplômées ainsi qu'une artiste, Claude Horstmann, de langue étrangère, ayant débuté sa pratique alors que les premières débutaient leur apprentissage scolaire. Soient sept projets conscients d'être liés pour un moment au même enjeu. *Che Fare ? What is to be done ?* comme le propose Jean-Marc Huitorel dans le texte consacré au collectif turc Ha Za Vu Zu et à leur résidence de cinquante-huit jours, aux derniers Ateliers Internationaux des Pays de Loire. Que, quoi dire et avec qui ? Combien de temps, la durée de l'échange ? Quelles munitions ? L'idée de traduction, si chère, par ailleurs, au groupe No Name* auquel ont collaboré au moins cinq des exposantes, est une solution pour enfreindre les lois de l'inhospitalité (!) sacrément vivaces dans la plupart des expositions. Il n'y a en effet pas d'exposition sans effort de traduction et de traduction sans accueil, sans ouverture des frontières, fussent-elles linguistiques ou iconographiques.

Le choix d'avoir cité en préambule les noms de Carsten Höller et de Philippe Parreno (au risque d'agacer et d'ailleurs, j'aurais pu ajouter ceux de Liam Gillick ou bien de Rirkrit Tiravanija) nous ramène au sortir des années 80, à un moment où les artistes hommes ne pouvaient plus se la jouer. L'héritage de celui qui s'inventa en joueur d'échecs aussi bien qu'en femme, était pensé à nouveau par une génération hostile à toute « spécialisation ». En face d'eux, Tacita Dean, Roni Horn, Dominique Gonzales-Forster, Joëlle Tuerlinckx leur faisaient bien comprendre qu'il fallait en finir avec ce côté *chef-mécanicien-tu-touches-pas-à-la-sculpture* qui sévissait dans les ateliers. Si hommes et femmes artistes devaient se rencontrer, c'était bien sûr le terrain de l'intelligence.

Traduire, «... rêver peut-être... » eut ajouté un exégète de Shakespeare. Rêver, tirer des correspondances entre l'usage de la cendre et de l'encre de chine, de l'impression numérique et du plan séquence, de la déchirure (Oh! ma colère...) et de l'inscription secrète.

Dans l'exposition über-setzen, les artistes déclinent une série de séquences tremblées dont le final cut est assumé collectivement. Ici, les processus d'enregistrement clairement identifiés (les performances vidéo de Jeanne Berger, les cartes postales sonores d'Émeline Galhac, le dessin abstrait de Marianne Mispelaère dont l'extension spatiale est proportionnelle à l'étude de conversations, le tapis de sol cendreux d'Élise Alloin scandé d'empreintes étrangères, la mathématique graphique de Joséphine Kaepelin, les descriptions modestes d'Audrey Ohlmann : livres sur étagères) sont autant de mises au point. Dans l'encadrement de la fenêtre, elles fixent l'apparition des terres matinales, les indices de l'image (typographie minuscule ou bien révélée par la chaleur du feu, saturation graphique, recouvrement iconoclaste). Dire lentement, traduire mot à mot, étouffer le vacarme des affirmations pour lui préférer le tintement de la cloche de détresse** ou bien, citant ce maître ès traduction : « Cailloux blanchâtres chaque année plus nombreux. Autant dire chaque instant. Bien partis pour peu qu'ils continuent de tout ensevelir. »***

Tout traduire, silences compris.

* Christiane Geoffroy, Jean-Claude Luttmann et Stéphane Le Mercier dans le cadre du séminaire Art, Science et Société.

** J'emprunte cette image au roman éponyme de Sylvia Plath.

*** Samuel Beckett, *Mal vu mal dit*, Les éditions de Minuit.

Stéphane Le Mercier, artiste, est chargé de cours à l'Esad Strasbourg.

Il collabore régulièrement à la galerie Iff, espace nomade dirigé par le commissaire d'exposition, Gavin Morrison. De plus, il prépare une thèse à l'UHB - Rennes 2, consacrée à l'édition contemporaine.